



EUROPE 51

Roberto Rossellini

Italie / 1951 / 110 min

Avec Ingrid Bergman, Ettore Giannini, Alexander Knox.

À la mort de son fils, une riche bourgeoise décide de consacrer sa vie aux déshérités.

Le Grand Prix de la Mostra de Venise en 1952, une imposante critique sociale, qui s'inspire de François d'Assise et son rejet du luxe. Imaginée comme un alter ego du cinéaste, son héroïne – incarnée par sa propre femme, Ingrid Bergman, Coupe Volpi de la meilleure actrice – se reconnecte à la réalité d'un état fracturé. Issu d'une famille bourgeoise, Rossellini témoigne de cette réflexion personnelle dans le poignant récit d'une Passion, attaché à dépeindre la société d'après-guerre et ses conséquences avec un sens de l'épure saisissant.

Qu'est-ce que la mort d'un enfant, sinon le symptôme d'une société malade, qui fonce droit dans le mur ? Quatre ans après *Allemagne année zéro*, où le suicide d'un jeune garçon nous laissait au bord du gouffre, Roberto Rossellini, pour son second film avec Ingrid Bergman, sonde le même vertige avec une ambition renouvelée : établir un état des lieux critique de la civilisation occidentale, six ans après une Seconde Guerre mondiale qui semble ne rien avoir changé à ses réflexes inégalitaires. Cette détresse qu'Irene n'a pas voulu voir à temps chez son fils suicidé, est précisément celle, mais à une autre échelle, qu'elle retrouve dans les faubourgs misérables de Rome. Ici ou là, il s'agissait simplement d'ouvrir les yeux. Prenant le parti des déshérités (mères célibataires, prostituées, malades, assassins), Irene se défait de son être bourgeois cloisonné, pour atteindre par des voies laïques à une forme de grâce, inspirée par l'expérience mystique de Simone Weil. Comme dans *Stromboli* (1950), le cheminement de l'héroïne prend la forme d'un itinéraire moral, dont les étapes s'écrivent sur le visage chamboulé (filmé sans maquillage) de l'actrice. Mais le propos de Rossellini concerne également la réaction du bloc bourgeois (famille, clergé, médecine), qui, face à un tel don de soi, décrète la folie d'Irene, sentant bien qu'elle pointe quelque chose de son illégitimité. Cri de colère et bréviaire de rébellion sociale, *Europe 51* est bien plus qu'un chef-d'œuvre : un phare dans la nuit.

Mathieu Mâcherez

<<https://www.cinematheque.fr/film/45110.html>>



L'ANNÉE DERNIÈRE À MARIENBAD

Alain Resnais

France-Italie / 1960 / 93 min

Avec Giorgio Albertazzi, Delphine Seyrig, Sacha Pitoëff.

Dans un hôtel luxueux et baroque, sous les yeux de l'énigmatique M. (Sacha Pitoëff), un inconnu à l'accent italien (X., Giorgio Albertazzi) semble tenter de convaincre une jeune femme (A., Delphine Seyrig) qu'ils se sont déjà rencontrés et aimés. Souvenirs, mensonges, réel, imaginaire et fantasmes dérivent au gré d'une somptueuse partition visuelle, sonore et narrative.

En avant propos de son volume d'*Études Cinématographiques* coordonné sur le thème « Alain Resnais et Alain Robbe-Grillet, évolution d'une écriture » (n° 100/103, 1er trimestre 1974), Michel Estève écrit : « En 1961, la rencontre d'un cinéaste en quête d'une écriture cinématographique nouvelle et d'un romancier soucieux de rompre avec une esthétique romanesque traditionnelle en définissant les lignes de force du Nouveau Roman donnait naissance à *L'Année dernière à Marienbad* où, dans son ensemble, la critique saluait la conjonction de deux tempéraments d'artiste et de deux conceptions esthétiques comparables ».

Lion d'Or à la Mostra de Venise en 1961 (où, fait exceptionnel, A. Resnais réalisateur et A. Robbe-Grillet scénariste reçoivent chacun une statuette !), le film sort aussitôt en septembre sur les écrans français et déclenche une polémique entre une majorité enthousiaste parlant d'œuvre labyrinthique d'une profondeur éblouissante et une minorité virulente dénonçant un formalisme creux à la manière de Marcel L'Herbier. En fait, détesté par les « jeunes turcs » de la critique à la fin des années 50, l'auteur de *L'Inhumaine* (1924) et de *L'Argent* (1928) a été largement réhabilité depuis, ce qui ôte aujourd'hui leur principal argument aux détracteurs de *Marienbad* qui travaille justement ces contradictions surprenantes entre des effets d'un autre âge et une forme à la limpide beauté créatrice de sens.

L'Année dernière à Marienbad scelle un temps par sa réussite esthétique Nouvelle Vague et Nouveau Roman, à savoir deux des mouvements artistiques les plus importants du XXe siècle.

René Prédal